

roman

LA
SARZÈNE

*Ayavi
Lake*

vib éditeur

LA SARZÈNE

Ayavi Lake

v1b éditeur

Celui-ci est pour toi, maman.

Sarzène est le « nom donné aux pierres des alignements mégalithiques de Bretagne, d'Irlande, d'Écosse et d'Angleterre, aussi appelées menhirs ». Une note au début du recueil [de Gérard Godin] explique que le mot vient de « Sarrazin », équivalent d'étranger, et qu'on le donna à ces pierres dressées à cause de leur étrangeté.

Richard Giguère, « Aller plus loin. Gérard Godin, Paul Chamberland et Madeleine Gagnon », *Lettres québécoises*, n° 33, printemps 1984, p. 53.

I

À DAKAR

PAROLES DE FATOU

Ici, sur les bords du fleuve Saint-Laurent, on avait étouffé l'affaire du Cocon, pour protéger la réputation d'un ancien policier, François Lavoie. On s'était contenté de faire fermer le Cocon en salissant la famille de ses propriétaires : moi, Fatou Mbaye, dont le nom avait été écorché mille fois, et Ousmane Diop, dont l'animal totem, la grue couronnée, ne l'était plus du tout. On avait dénoncé l'existence d'une organisation clandestine menée par une femme musulmane qui lavait le cerveau des adolescents. Moi.

Coumba Fleur, tu es partie pour Dakar quelques mois après l'affaire du Cocon, emportant avec toi la vérité que nous étions les seules à connaître. Ce bout de papier que t'avait remis Kevin, juste avant l'explosion de notre dépanneur. Ce bout de papier portait le nom que ton Toubab te réserve depuis toujours : *Sarzène*. Blessée, fragile, tu n'attendais plus rien. Tu n'avais plus ouvert de recueil de poésie depuis l'incendie de l'église grecque. Tu avais la nausée en pensant à Godin ou à Senghor. Quant à tes études de journalisme pratiquement complétées, tu ne voulais plus en entendre parler.

Ton père ne t'adressait plus la parole depuis l'attentat. D'ailleurs, on ne le voyait guère plus de ce côté-ci de l'Atlantique. Pour dormir, il te fallait ingérer des somnifères. Les visages de Samy et de Driss se superposaient à l'image de la chevelure rousse de Kevin, t'entraînant dans des cauchemars qui te laissaient épuisée et apeurée. Ma petite fille, tu passais tes journées enfouie sous les draps, fixant le jardin fleuri ou enneigé.

Je désespérais tant de te revoir insouciante que j'ai suivi les conseils de la chamane et que j'ai réussi à te convaincre de partir au Sénégal. Pour moi, il s'agissait d'un voyage initiatique qui te permettrait de revenir plus forte, pour affronter tes fantômes montréalais.

Ta première erreur a été de t'installer dans la maison familiale d'Ousmane, celle-là même où moi, Fatou Mbaye, j'avais habité des années auparavant. C'est là que Mamadou est né, avant qu'on ne le déracine du Sénégal. Je t'avais pourtant prévenue : ce serait comme un vortex, tu n'en sortiras pas. Il aurait fallu que tu te trouves un appartement tout de suite, dès ton arrivée à Dakar ! Mais non, tu es allée vivre avec la mère des petites têtes crépues qui, pendant toute ta jeunesse, débarquaient à Montréal l'une après l'autre tous les trois ans : la première épouse d'Ousmane, ta *tante* Anta, celle pour qui ta grand-mère paternelle a versé tant de larmes quand elle n'avait que treize ans. Ah ! Elle était loin, cette époque où elle n'était encore qu'une fillette illettrée, tétanisée ! Elle menait sa maison avec rigueur, n'ayant plus aucune coépouse dans les pattes. Sa fille,

Mame Sokhna, était revenue triomphante du Canada, bilingue, employée par une ONG internationale. Elle lui était revenue, saine et sauve. Mame Sokhna s'était installée dans la maison familiale, en attendant que son mari rentre des États-Unis.

À Dakar, tout le monde t'appelait la *venante*, expression qui désigne ces femmes sénégalaises parties conquérir un savoir en Occident et qui en reviennent, dit-on, pleines de morgue et de mépris. Aux *venantes*, ici, on ne pardonne rien.

Ta *tante*, la première femme de ton père, s'est empressée de te trouver un *stage* dans une des entreprises de son fils aîné, Moctar, ton demi-frère – revenu de l'Occident tout aussi triomphant que sa sœur. Quelques jours par semaine, tu ferais un peu de comptabilité, tu t'occuperais du café et des photocopies de l'entreprise.

Un matin, une semaine après avoir commencé ton *stage*, tu as aperçu une espèce de chiffon difforme, puant, sous ton bureau. Sa couleur, la poussière qui l'enveloppait, en disaient long sur le temps qu'il avait passé là. Le bout de tissu était mouillé par endroits, portant des traces d'humidité toute fraîche. Tu as tant plissé les yeux que tu en as eu mal à la tête. En observant la chose, tu as pu apercevoir des lettres, de l'arabe peut-être, tracées à l'encre noire. Tu t'es saisie de l'horreur, tu l'as reniflée, tu l'as enveloppée dans un mouchoir et tu l'as emportée avec toi en te disant que ta *tante*, experte en croyances superstitieuses, saurait bien t'éclairer.

Oh oui ! Pour être experte, elle l'est, en superstitions en tout cas ! J'ose à peine imaginer tout ce qu'elle a dû mitonner à mon intention chaque fois qu'un de ses innombrables enfants s'apprêtait à aborder le continent américain. La prudence, la méfiance et la présence d'un océan entre nous m'ont sauvée !

Coumba, le soir venu, tu as osé brandir le bout de tissu sous les yeux de ta *tante*. Intraitable, elle t'a d'abord intimé d'aller dans la cour et d'uriner dessus pour le détruire. Il fallait faire vite ! Elle trouvait ton attitude sidérante. Comment toi, la fille de Fatou Mbaye, qu'elle avait pourtant initiée elle-même aux secrets du monde invisible, pouvais-tu te montrer si ingénue en rapportant de telles horreurs sous son toit ? C'est ce qu'elle t'a dit ce jour-là, omettant d'ajouter combien elle abusait des largesses de ce monde. Ta *tante* a osé te houspiller : ta naissance sur le continent nord-américain n'excuse pas ton ignorance, Coumba Fleur. La *tante* en profitait pour laver son linge sale : Fatou Mbaye n'a donc pas accompli son premier devoir de mère, celui de t'apprendre à te protéger des mauvaises langues, de tout ? Elle ignore, la *tante*, que depuis que j'ai commencé à être saisie par mon état africain à Montréal, je sais tout, j'entends tout. Je suis là.

Et maintenant, voilà qu'elle te sermonne longuement, te rappelant les noms de tous ceux qui, dans la famille, ont disparu prématurément, parce qu'ils n'ont pas fait attention. Bien sûr, elle nomme Mamadou Diop, ton frère immolé, en premier. Ah ! c'est facile, coépouse,

quand on a fait éduquer ses enfants par une autre, quand on s'est contentée de les dresser contre la belle-mère et de les envoyer prendre leur part d'héritage, c'est facile de critiquer l'éducation des autres ! Anta ajoute du Mamadou dans toutes les sauces qui goûtent l'envoûtement ou l'intégration ratée. La *tante* continue : Fatou Mbaye ne sait décidément ni se protéger, ni protéger sa progéniture ! Il faut faire attention, ne cesse-t-elle de te dire. Méfie-toi de tout le monde. Tout le monde te jalouse. Tout le monde veut ta place : tu viens de *là-bas*, tu es instruite, tout le monde pense que tu as de l'argent, tout le monde pense que tu veux prendre sa place. Protège-toi !

Et le soir, j'entends ton rire jaune, Coumba, quand tu jouis d'un moment de solitude dans la chambre que tu partages avec Mame Sokhna. Qui donc te parle de protection ? La première femme de ton père, celle qui habite encore la maison familiale, celle dont les enfants outrecuidants et méprisants ont presque tous grandi sur la rue Wiseman. Tous, ils ont été nourris dans l'immense cuisine de Fatou Mbaye, et elle ose parler d'eux comme si moi, Fatou Mbaye, je leur devais quelque chose. Que c'est ironique : je ne suis jamais retournée au Sénégal, mais c'est toi, Coumba Fleur, ma fille, qui viens déposer sur la terre ancestrale mes frustrations, mes blessures, tout ce que je porte en moi de déchirements, entre ces deux continents. Tout ce que Mamadou a essayé de dire, et qui l'a étouffé.

Bien sûr qu'il y a eu une deuxième fois, puis une troisième fois. Tu as arrêté de compter le jour où tu t'es aperçue que ta collègue la plus proche, devenue ta confidente, avait elle aussi déposé un bout de quelque chose, quelque part dans ton bureau.

Tu en as pleuré de rage, Coumba, revivant en quelque sorte la trahison de Kevin contre le Cocon.

Ainsi, tu ne comptais plus les boules de tissu roulées sous ton bureau, ni les boissons offertes dont tu arrosais tes plantes, qui mouraient au bout de quelques heures. Tu souriais, je te voyais, quand te revenaient en mémoire mes nombreuses mises en garde : on pouvait évaluer le danger que l'on courait dans une entreprise au nombre de plantes qui dépérissaient soudainement. Toi, tu as reçu des parfums aussi, tu as deviné des liquides noirâtres stagnants sur les rebords des fenêtres, presque invisibles, des odeurs aux origines inconnues, des boules de papier, tout !

Et ta *tante* de répéter : « C'est grâce à moi si tu es encore en vie ! De toute façon, ils ne veulent pas te tuer, ils ne sont pas fous. Ils veulent juste te mettre dans leur poche. » Encore heureux qu'elle te préserve de tout ça, comme j'avais su préserver ses enfants venus m'envahir à Montréal.

— Qui ça, « ils », ma tante ? demandais-tu, ironique.

— Tous !

Tu admirais le naturel avec lequel la *tante* continuait à se teindre les cheveux au henné, ou à regarder son feuilleton indien, ou encore à trier son riz alors

même qu'elle t'annonçait que tout un chacun voulait ta peau. De temps en temps, elle sortait son arsenal de gris-gris protecteurs, une panoplie de liquides verdâtres encenseurs et un tas d'incantations, tous repousseurs de sorciers. Toi, tu en avais mal à la tête, mal au cœur.

De fait, tu as commencé à te méfier de tout le monde : du concierge qui laissait traîner son regard un peu trop longtemps sur ta callipygie, du commis qui tardait à quitter ton bureau après t'avoir rendu ta monnaie, de la femme de ménage qui insistait pour te vendre un pagne aphrodisiaque.

Ta *tante* veillait, en effet. Le jour même de ton arrivée au pays, tu avais dû subir quelques bains assaisonnés d'herbes inconnues, dont tu gardais encore le souvenir de l'odeur nauséabonde. Ensuite, quelques minutes avant de crouler sous les salamalecs de toute la famille élargie venue te rendre visite et voir à quoi ressemblait la fille vivante de Fatou Mbaye, alors que tu rêvais d'un lit douillet, ta *tante* avait exigé que tu t'attaches des bouts de liane ou de cuir autour des reins. Elle t'avait dit : « C'est pour te protéger, ma fille, il y a beaucoup de monde qui va défiler ici, des gens qui ne viendront pas qu'avec leurs joyeux souhaits. Ils vont aussi déposer leur haine et leurs attentes, leurs déceptions et leur jalousie : protège-toi du mauvais œil. Ah ! Je t'aurai prévenue : regarde ta cousine Nini, elle est rentrée au pays après dix ans passés en Suisse, elle a refusé de porter les protections, trois mois plus tard, elle est décédée et je peux te dire que ça n'a pas été

une mort naturelle. Écoute, mets ces protections, ça ne te coûtera rien ! Au pire des cas, si tu es vraiment mal à l'aise avec, tu les enlèveras dans trois jours. Mais garde-les au moins trois jours, le temps que les nombreuses visites s'estompent.»

Et tu as accepté. T'es-tu seulement souvenue qu'ici, à Montréal, c'est moi qui devais me protéger de ce qu'elle essayait de me faire de l'autre côté de l'océan ?

Ensuite, ta *tante* est passée au niveau ultraprotection. Il fallait que sa *nièce* l'accompagne chez son conseiller spirituel.

— Ton quoi ?

— Mon conseiller, tu n'as jamais entendu ce mot ? Celui qui te guide sur le plan spirituel, te conseille, t'encadre.

— Ton marabout, quoi !

Son marabout, chez qui se précipitaient femmes de ministres – les premières, les deuxièmes et les suivantes –, femmes de marabouts, femmes d'affaires, étudiantes riches, prostituées de luxe, étoiles naissantes de la chanson, du théâtre. Il est vrai que celui-ci a presque réussi à t'impressionner quand, de sa calebasse retournée, une espèce d'ectoplasme a surgi, qui t'a arraché un cri.

Mais pour le reste, vraiment, tu réfrénais tes remarques sarcastiques pour ne pas blesser ta *tante*. Tu ne pensais pas, Coumba, qu'un marabout de Dakar pouvait rivaliser avec ceux de Parc-Extension, surtout avec ceux qui transformaient les policiers blancs en gorilles noirs.

À la fin de la visite, il y avait des liquides à boire et à faire boire ; des choses à toucher, à sentir, à faire toucher et à faire sentir. Coumba, il y a une chose que tu t'es toujours refusée à faire : il était hors de question de déposer, à ton tour, dans les bureaux des autres des substances offensives, hors de question de faire avaler des mélanges aux jaloux connus ou inconnus. Ta *tante* avait donc assuré ta protection en s'occupant de ceux qu'elle connaissait elle-même : les cousines qui vous rendaient visite un peu trop régulièrement, les belles-sœurs trop généreuses en cadeaux, les voisines aux petits plats trop nombreux. Quant aux gens de ton bureau, eh bien ! Elle y arriverait, avec ou sans ton aide. Petit à petit, tu essayais de te désintéresser de cette réalité nationale : tu étais frustrée, tu t'en voulais de t'être laissé entraîner par faiblesse dans ce qui ressemblait à un cercle vicieux. Tu étais d'autant plus nerveuse que je t'avais moi-même, avant ton départ, préparé un arsenal de liquides, savons, crèmes à utiliser dans des occasions précises, pour lutter contre la jalousie de cette même *tante*.

Je me souviens de notre conversation au téléphone, ce jour-là. Je t'avais répété :

— Méfie-toi de tout le monde, surtout de ceux qui te sont les plus proches.

J'essayais encore de te convaincre de partir à la recherche de ce marabout qui m'avait annoncé ton brillant avenir au Québec. Parce que je n'ai jamais oublié sa promesse : ma fille, ma seule enfant rescapée du long voyage migratoire, serait vouée à un avenir

incroyable au Québec. Pas à Dakar, mais au Québec. Pour moi, ce retour à Dakar n'était que provisoire. Salulaire, mais provisoire. Toi, tu me parlais de ton père qui semblait te fuir, qui ne daignait même plus venir dans la maison familiale. Et je savais que les mots de Kevin étaient incrustés dans ton esprit, et sur cette lettre que tu avais enfouie quelque part.

Ta *tante* continuait à te concocter les pires horreurs que tu aies jamais senties et touchées : des liquides pour garder ton travail, des mixtures pour éloigner le mauvais œil, des trucs pour résister aux trucs des autres, des affaires pour trouver un mari... Moi, à Montréal, je t'avais protégée, mais uniquement contre les effets de cette alliée d'hier. Elle te parlait de mari ! Parce que depuis quelques semaines, elle s'était donné pour mission de te caser, toi, alors que les têtes crépues, qui ont grandi à tes côtés sur la rue Wiseman, avaient déjà tant parlé de tes aventures sentimentales à leur mère, ta *tante*. Parvenue à ce point de ta vie, tu pouvais encore reculer, t'enfuir de ce carcan familial avant qu'il ne t'étouffe, mais en avais-tu seulement la force ?

C'est à ce moment-là que Yandé est entrée dans ta vie. Il faut dire que tu t'ennuyais ferme à faire des calculs enfantins et à préparer du café que personne ne buvait. Par à-coups, l'envie te venait de parcourir les rues de Dakar, non plus avec les yeux de l'enfant en vacances que tu avais été, mais plutôt avec ceux de l'étudiante en journalisme fraîchement sortie de l'école et qui redécouvrait tout.

On ne te laissait pas souvent seule. Ta *tante* s'arrangeait pour que tu sois toujours entourée. Ce n'était pas très compliqué : il y avait toujours un neveu, une nièce, une tante postée là comme par hasard, pour t'entourer, Coumba. Au travail, l'espace était si exigü que chacun savait ce que tout le monde faisait.

Tout en étant reconnaissante à ta *tante* de déployer tant d'énergie pour ta protection physique et mentale, Coumba, tu regrettais l'époque de la maison Wiseman qui, même lorsqu'elle était surpeuplée, offrait toujours un endroit de rêvasserie solitaire. Ici, il fallait attendre patiemment que tout le monde s'agglutine devant le poste de télévision, ou la tombée de la nuit, pour jouir de quelques instants de quiétude.

Tes promenades solitaires, loin de la maison familiale, ont donc commencé. En t'observant, je repensais à nos marches vers le parc Jarry, sur le chemin de nos anciens appartements, les chaudes soirées d'été. Tu ne te cognais plus aux rétroviseurs, tu ne te faisais plus bousculer par une épaule distraite comme au temps de ton enfance, mais tu avais encore du mal à balancer ton corps montréalais au même rythme que les autres, ou à extraire tes chaussures du sable pesant de Dakar.

Tu quittais le Plateau, qui fut autrefois une place forte des Européens, des occidentalisés comme ta famille maternelle, et tu le délaissais au profit de quartiers bien plus reculés : Les Almadies, Keur Massar, et même Keur Moussa. Je revoyais cette même soif d'apprendre à vingt ans d'intervalle : toi avec tes

promenades et ton carnet, moi avec mes livres. Alors que tu déambulais, comme souvent, sur les allées Papa Guèye Fall, consignait avec avidité des descriptions de magasins chinois établis dans d'anciens garages de villas, tu regardais, sidérée, les détritrus accumulés par les vendeurs ambulants. Toutes les maisons étaient défigurées par des boutiques qui débordaient de breloques, d'imitations, d'horreurs importées de Chine. Des Sénégalais les achetaient en grande quantité et allaient les revendre plus loin, dans la banlieue fatiguée de Dakar : bandeaux multicolores, boucles d'oreilles en toc, vêtements pour enfants, casseroles, couvertures, lampes magiques, tout ! C'était l'Afrique en marche ! C'était l'Afrique d'une certaine mondialisation.

Un taxi ralentit à ta hauteur. Une tête de femme t'apostropha depuis la place du chauffeur :

— Eh ! Bonjour ma sœur ! Je m'appelle Yandé. Je te vois souvent te promener ici. Tu veux monter ? Je vais te faire visiter Dakar un peu.

Tu as hésité quelques minutes, perplexe.

Tu étais debout, crayon et cahier à la main, tandis que le taxi attendait patiemment. La femme ne réitéra pas son invitation. Elle se contentait de sourire et d'attendre. Elle refusa poliment un client et, comme si elle devinait tes pensées, elle t'ouvrit la portière arrière.

Pour te rassurer, elle répéta :

— Je m'appelle Yandé !

La voix rauque sortait d'une bouche aux lèvres tatouées, dont la teinte bleutée contrastait avec les

grandes dents blanches. C'était un visage de femme mûre, un beau visage qui te fixait dans le rétroviseur. Un foulard essayait de cacher des mèches de cheveux qui tournoyaient le long de son front. Qu'est-ce que j'aurais aimé être une femme taxi à Dakar ! Mais à mon époque, c'était tout simplement impensable : me promener sur la plage, seule, me valait déjà des remontrances. Dans ta tête, l'image magnifique de Yandé se superposait à celle de Marie-Soleil, au regard provocateur.

Le taxi se dirigea vers Colobane et ses horreurs peu enviables, par rapport au paysage précédent. Tu as vu se succéder des mares d'eau boueuse et putride, des beignets huileux, des voleurs. Tu as constaté qu'à Fass, la zone B, tout avait changé. Il y avait aussi la série de quartiers Liberté. Liberté I, Liberté II, Liberté III... Et un cinéma qui portait le même nom. Dakar, telle une mère endeuillée, avait perdu presque tous ses cinémas. Ousmane Sembène devait tressaillir, là où il reposait. J'imagine ton soupir de déception, Coumba, envahir l'habitacle. Croisant ton regard dans le rétroviseur, Yandé a sûrement murmuré :

— Ma sœur, c'est comme ça ici ! Rien ne change. Il n'y a que le temps qui nous use.

Au moins, il y a désormais des femmes taxi à Dakar, as-tu pensé. Peut-être que le manque d'hôpitaux, les rues ensablées, la pauvreté, l'enrichissement des riches toujours plus riches, le détournement du trésor public, la nouvelle colonisation valent tout cela : une femme taxi à Dakar.

Ma petite Coumba, tu en as oublié le paysage qui continuait à défiler sous tes yeux et toute ton attention s'est portée sur ce visage de femme. La conductrice ne disait plus rien, elle était discrète et laissait la musique bercer le voyage. Elle avait remplacé une chanson de Wasis Diop par la voix inimitable de Cheikh Lô. Tu la trouvais belle, avec son visage aussi profond qu'un masque.

Les mains posées sur le volant étaient fines et nerveuses. De temps en temps, elles allaient à son front pour rappeler à l'ordre des tresses en les replaçant rapidement sous les rebords de son foulard, sans coquetterie, sans affectation, juste avec un peu de grâce et de souplesse.

Et, glissé dans une pochette accrochée au dossier du siège passager avant, tu aperçois le magazine *Amina* ouvert à la page de la chronique « Thiossane ». Je vois ta main trembler légèrement et je sens le frisson qui parcourt ton corps.

T'observant dans le rétroviseur, la chauffeuse te dit :

— Je ne continue à lire le magazine que pour cette chronique. Et je force mes filles à la lire.

Elle sourit.

Tu acquiesces, essayant de cacher la larme qui trouble ta lecture. Tu as l'impression de me tenir dans tes bras, tu me revois, dans la petite maison de la rue Wiseman, tu me revois t'inviter à découvrir autre chose. Et tu sembles enfin comprendre.

Le taxi ralentit. Par la fenêtre, Coumba, tu crois reconnaître un de ces quartiers populeux contre

lesquels ta *tante* te met souvent en garde. Yandé dit quelque chose que tu n'entends pas, saisie que tu es par le spectacle qui se déploie sous tes yeux. Depuis ton arrivée à Dakar, tu as surtout navigué entre l'entreprise de ton demi-frère et la maison familiale. C'est la première fois que tu t'aventures dans cette partie de la ville.

Yandé t'ouvre la portière.

Tu demandes où vous êtes. La panique déferle en lames sur toi : ces visages inconnus qui te dévisagent, te jaugent, ces bouches, ces yeux, il y en a trop, en même temps. Trop de jeunes hommes assis devant chez eux, oisifs. Trop d'enfants mendiants psalmodiant des versets coraniques, trop d'eaux usées domestiques déversées au hasard des chemins défoncés. Trop de radios hurlantes déversant une musique similaire. Trop de moutons qui bêlent. Trop de rats écrasés. Trop de bruit. Trop.

Depuis ton retour au pays, c'est la première fois que tu ressens cette espèce de choc, de coup brutal. Il te semble que ce brouhaha va exploser dans un gigantesque brasier allumé par Kevin Tremblay-Lavoie. Tout se mélange. Tout tangué, alors tu essayes de t'accrocher au bras de Yandé en t'extirpant du taxi.

— S'il vous plaît, ramenez-moi chez moi !

Quand tu reviens à toi dans ton lit, tu reconnais le visage de ta demi-sœur, la voix inquiète de ta *tante*. De la femme taxi, il ne te reste que le nom, Yandé, et un numéro de téléphone noté sur un bout de carton découpé à la va-vite. Tu te demandes comment Yandé a eu ton adresse. Personne ne peut te le dire, mais c'est

bien une femme taxi avec un foulard qui t'a déposée ici au crépuscule. Ta *tante* te questionne, t'interroge et s'avoue vaincue devant ton silence triste.

Les semaines passent, étrangement identiques dans ton esprit. À la maison, il y a la *tante* paranoïaque, dont les craintes innombrables appellent sans arrêt à se battre : se battre pour qu'on ne prenne pas ton travail, Coumba Fleur ; se battre pour qu'on ne prenne pas ton mari, Coumba Fleur. Quel mari, *tante* ? Celui qui t'est destiné. Personne ne doit aller dans le futur pour te le prendre. Te battre pour qu'on ne te tue pas. Te battre pour que les mauvaises langues ne ternissent pas ton brillant avenir. Te battre contre tout le monde : les cousines, les oncles, les tantes, les amies, les meilleures amies, les directeurs. Coumba, lui as-tu demandé, à ta *tante*, où en était son combat contre les deuxième, troisième et quatrième épouses d'Ousmane Diop ?

Ta *tante* s'évertuait à te trouver ce mari. Ses allusions au mariage devenaient lourdes, indigestes. Elle répétait qu'elle te trouverait un époux sénégalais, un pur, un vrai. Très vite, elle se mit à brandir sous tes yeux des photos de soi-disant cousins prêts à tout pour te suivre au Canada, quand tu voudrais rentrer. Et moi, ici, dans mon état africain, faisant de plus en plus peur à mon entourage, je me demandais si tu allais te décider à fuir cette maison avant que le pire n'arrive. Toi, tu te contentais d'attendre, espérant que cette demeure serait le lieu de tes retrouvailles avec ton père.

Fatou Mbaye voyait bien qu'Ousmane voulait faire aimer le Québec à ses enfants, à Coumba Fleur, conditionnellement. Mais elle, elle avait décidé de lui faire aimer le Québec comme il était, en prenant tout, inconditionnellement. Comme elle prenait tout du Sénégal, il fallait prendre tout du Québec, tout aimer et ensuite, ensuite seulement, faire des choix.

Sarzène. Ce mot, emprunté à la poésie de Gérard Godin, désigne une étrangère. C'est aussi le surnom de Coumba Fleur dans le quartier de Parc-Extension, à Montréal. C'est là qu'elle a grandi, dans l'ombre de sa mère, femme imposante porteuse d'un lourd secret. Ébranlée par une trahison abjecte, Coumba partira s'abreuver à la sève de ses racines africaines. Son long séjour à Dakar verra naître en elle un désir ardent de se réapproprier sa place au Québec. Saura-t-elle confirmer les prophéties des marabouts, qui ont promis un brillant avenir à la fille de Fatou Mbaye ?

Servi par le réalisme magique, imprégné par le conte, le roman d'Ayavi Lake envisage la transmission, la filiation et l'héritage littéraire comme autant de forces créatrices capables de changer le monde.

Née à Dakar, Ayavi Lake est enseignante et mère de deux enfants. Elle a passé sa jeunesse au Sénégal, où elle a commencé à écrire. En 2007, après avoir poursuivi ses études en France, elle est arrivée au Québec, où elle a publié un recueil de nouvelles, *Le marabout*, paru chez VLB en 2019.

ISBN 978-2-89649-911-3




Groupe
Livre
Québecor Média